

Chapitre VII

ENTRER DANS UN ABANDON TOTAL À LA SUITE DU CHRIST

Introduction

Nous avons essayé de voir, pendant les trois derniers cours, de quelle manière nous pouvions nous rendre disponibles à la lumière divine au niveau de notre intelligence. Nous avons mené cette réflexion dans la certitude que le Christ seul pouvait nous enseigner le « secret de la sainteté », ce « savoir accueillir le don de Dieu » dont dépend, en définitive, la réussite de notre vie. En tâchant de demeurer dans la pauvreté en esprit (cf. cours n° 5), l'obéissance de la foi (cf. cours n° 6) et la méditation de l'Écriture (cf. cours n° 7), il nous reste maintenant à nous laisser effectivement instruire par le Christ en cette « science de l'amour » qui n'est autre que la voie d'enfance. Il s'agit de « savoir se faire petit » à l'école du Christ, non plus seulement au niveau de notre intelligence, mais plus radicalement au niveau de notre cœur.

1. « Il appela à lui un petit enfant »

« À ce moment les disciples s'approchèrent de Jésus et dirent : “Qui donc est le plus grand dans le Royaume des cieux ?” Il appela à lui un petit enfant, le plaça au milieu d'eux et dit : “En vérité, je vous le dis, **si vous ne vous convertissez pas et ne devenez pas comme des petits enfants**, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux. Qui donc se fera petit comme ce petit enfant-là, celui-là est le plus grand dans le Royaume des cieux” » (Mt 18, 1-4). Nous avons déjà mis en évidence à la fin de notre première partie introductive (cours n° 4) que l'essentiel de la science de l'amour consistait, comme science de l'accueil, à savoir « devenir comme des petits enfants » puisque « **quiconque n'accueille pas le Royaume de Dieu en petit enfant n'y entrera pas** » (Mc 10, 15). Il s'agit bien en définitive d'une science de « l'accueil », une science tout entière résumée dans l'expression : savoir « accueillir en petit enfant ». Ce que nous devons « savoir accueillir », c'est l'Esprit d'Amour, l'Amour que Dieu veut nous donner pour embraser nos propres cœurs d'amour pour Lui, pour nous rendre participants de la communion trinitaire. Que signifie accueillir l'Amour en petit enfant ? De quelle manière un petit enfant accueille-t-il l'amour ? Nous sommes là devant quelque chose de tout à fait radical, comme à la recherche d'une disposition première enfouie quelque part en notre cœur. Il nous faut regarder la scène évangélique de plus près, en nous rappelant que les paroles et les faits demeurent toujours « intimement unis » dans l'économie de la Révélation.

Qu'est-il donné aux apôtres de voir en même temps qu'ils entendent les paroles du Christ ? Reméditons les paroles de l'Évangile plus attentivement : « Il appela à lui un petit enfant, le plaça au milieu d'eux et dit (...). » Il leur est donné de voir le Christ qui appelle à lui un enfant qui répond à cet appel en toute confiance et qui se laisse placer par le Christ. C'est le Christ qui a l'initiative, c'est Lui qui appelle, c'est Dieu qui nous appelle à lui, nous entrons dans le Royaume de Dieu en répondant à un appel comme un petit enfant y répond. Le Christ appelle le petit enfant « à lui », il ne l'appelle pas à faire ceci ou cela, l'enfant ne vient pas pour faire quelque chose, mais il vient à la personne du Christ directement parce que la voix qu'il entend est celle de l'Amour et que cet Amour l'attire à lui. Autrement dit, le petit enfant répond à l'appel parce qu'il sent l'amour et fait confiance à l'amour. Il est tout accueil, tout ouverture parce qu'il **demeure dans une confiance totale et aveugle en cet Amour qui l'attire**. Il se laisse placer par le Christ au milieu des apôtres, il se laisse faire, il s'abandonne entre les mains de Celui duquel il s'est rapproché en toute confiance sans qu'il y ait ni explication ni demande d'explication.

2. L'abandon total auquel le Christ nous conduit

Entre l'amour qui l'appelle et la réponse d'amour qu'il donne, il y a au plus profond du cœur du petit enfant cette disposition tout à fait radicale, fondamentale, qui est la confiance, une confiance absolue, un abandon total, celui-là même qu'ont les tout-petits vis-à-vis de leur mère. C'est pour nous « donner **pouvoir de devenir enfants de Dieu** » moyennant la foi « en son nom » (cf. Jn 1, 12) que le Christ est venu sur terre, Lui, « la Lumière véritable qui éclaire tout homme » (cf. Jn 1, 9). Il est venu pour que nous puissions avoir à l'égard de son Père des dispositions semblables à celle du tout-petit à l'égard de sa mère dans la même confiance aveugle¹ : son amour ne saurait nous manquer, Il ne saurait nous abandonner : « Sion avait dit : “Le Seigneur m'a abandonnée ; le Seigneur m'a oubliée”. Une femme oublie-t-elle son petit enfant, est-elle sans pitié pour le fils de ses entrailles ? Même si les femmes oublieraient, moi, je ne t'oublierai pas » (Is 49, 14-15.) Comme l'explique saint Paul, c'est « dans le Christ Jésus notre Seigneur » que « nous avons **la liberté et l'accès en toute confiance** par la foi en lui » (cf. Ép 3, 12). « Par lui, nous avons en effet, (...) en un seul Esprit, libre accès auprès du Père » (cf. Ép 2, 18). Pour que nous puissions entrer dans le Royaume, accéder au Père « en toute confiance » « en un seul Esprit », c'est-à-dire en répondant à l'amour par l'amour, le Christ non seulement nous a révélé l'amour du Père, sa miséricorde, mais il est venu nous apprendre et nous donner la grâce de « devenir comme des tout-petits » de telle manière que nous puissions accueillir pleinement l'amour et la miséricorde divine.

¹ Cette confiance aveugle est celle que Dieu attend de nous dans la prière comme en témoigne le psaume 26 : « Ne me laisse pas, ne m'abandonne pas, Dieu de mon salut ! **Mon père et ma mère m'abandonnent ; le Seigneur me reçoit** » (v. 9-10) ; et plus encore le psaume 130 : « Je tiens mon âme égale et silencieuse ; **mon âme est en moi comme un enfant, comme un petit enfant contre sa mère** » (v. 2).

Il le peut parce qu'il est lui-même le plus petit des enfants des hommes qui a vécu tout au long de sa vie terrestre dans une confiance et un abandon total au Père et à son amour : « En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même qu'il ne le voie faire au Père ; ce que fait celui-ci, le Fils le fait pareillement » (Jn 5, 19). Comme le nouveau-né collé contre sa mère, Il n'a pas eu d'autre nourriture que cette relation d'amour comme Il nous le laisse entrevoir Lui-même quand il dit : « **Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé (...)** » (Jn 4, 34). Le Christ a vécu d'amour en demeurant toujours comme un tout-petit devant le Père dans un abandon absolu qui a trouvé son expression parfaite au moment de sa Passion sur la Croix : « **Père, en tes mains je remets mon esprit** » (cf. Lc 23, 46). C'est cet acte de confiance et d'abandon parfait, vécu dans « l'obéissance jusqu'à la mort » (cf. Ph 2, 8), qui nous sauve de la « désobéissance » du péché (cf. Rm 5, 19). Comme l'explique l'épître aux Hébreux : « Tout Fils qu'il était il apprit de ce qu'il souffrit l'obéissance ; après avoir été rendu parfait, **il est devenu pour tous ceux qui lui obéissent principe de salut éternel (...)** » (5, 8-9), c'est-à-dire pour tous ceux qui acceptent de se laisser entraîner par lui sur ce chemin d'un abandon total au Père et à sa volonté, sur la petite voie de l'enfance qu'il a frayée pour nous.

Accueillir le Royaume de Dieu en tout-petit signifie donc essentiellement accueillir l'Amour divin dans une confiance absolue et un abandon total à la suite du Christ. Cette confiance et cet abandon sont exigés par l'Amour divin pour que nous puissions demeurer sous son emprise, « sous l'emprise »² du « feu consumant » (cf. He 12, 29) de Dieu. En nous abandonnant à l'Amour divin, nous laissons le feu divin de l'Amour nous embraser, c'est-à-dire nous changer en lui-même de telle manière que nous puissions aimer Dieu de l'amour même dont Il nous aime. Cet abandon total, c'est la foi qui parvient à sa perfection, « espérant contre toute espérance » en tant qu'elle est une « remise totale de soi-même », un « se livrer ». C'est bien le Christ qui nous entraîne sur la voie d'un tel abandon, comme le montre l'épître aux Hébreux, Lui, « le chef de notre foi qui la mène à la perfection » (cf. He 12, 2). Cette foi parfaite nous ouvre à l'amour parfait. Cet abandon confiant du tout-petit correspond en même temps à **la passivité divine qu'en nous l'amour lui-même réclame** parce qu'il est un amour d'un petit enfant qui ne peut vivre l'amour pleinement qu'en s'abandonnant³. Nous ne pouvons aimer Dieu en vérité qu'à l'intérieur d'un mouvement de passivité, d'abandon parce que nous ne pouvons l'aimer que comme des tout-petits. L'abandon apparaît ainsi comme l'exigence intime caractéristique de l'amour véritable en nous : la charité « croit tout, espère tout, supporte tout » (1 Co 13, 7), elle s'abandonne totalement à

² Nous reprenons ici l'expression utilisée par la traduction liturgique de Rm 8, 9 : « Vous, vous n'êtes pas sous l'emprise de la chair mais **sous l'emprise de l'Esprit**, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous. »

³ Comme en témoigne la célèbre prière du Père du Foucault : « Mon Père, je m'abandonne à vous, faites de moi ce qu'il vous plaira. Quoi que vous fassiez de moi, je vous remercie, je suis prêt à tout. Pourvu que votre volonté se fasse en moi, en toutes vos créatures, je ne désire rien d'autre, mon Dieu. Je remets mon âme entre vos mains, je vous la donne, mon Dieu, avec tout l'amour de mon cœur, parce que je vous aime et que **ce m'est un besoin d'amour** de me donner, de me remettre entre vos mains sans mesure avec une infinie confiance car vous êtes mon Père. »

Dieu. Celui qui aime Dieu d'un amour proprement divin ne peut que demeurer dans un abandon absolu à lui. À ce niveau de profondeur, la foi-abandon et l'amour apparaissent comme absolument indissociables l'un de l'autre, ils s'appellent l'un l'autre.

3. L'appel du Christ à travailler à la résurrection de notre cœur

La science de l'amour apparaît ici comme la science de l'abandon, d'un abandon aussi total et radical que celui d'un « petit enfant contre sa mère »⁴ (cf. Ps 130, 2). Comment pouvons nous avancer sur cette petite voie ? « Si vous ne vous convertissez pas et ne devenez pas comme des petits enfants (...) » dit Jésus. Il s'agit en réalité d'un **véritable travail de conversion** pour nous qui sommes pécheurs, marqués par le péché, le nôtre et celui de nos parents. L'abandon est en réalité ce qu'il y a, à la fois de plus simple et de plus difficile pour chacun de nous. De plus simple parce que Dieu nous a créés « dès avant la fondation du monde » pour cela, si bien que notre cœur profond est un cœur d'enfant en lequel est inscrit comme un besoin de s'abandonner, de faire confiance ; de plus difficile parce que c'est précisément ce cœur d'enfant qui a été le plus profondément blessé en nous par le péché originel⁵. Celui-ci, en nous privant de la sainteté et de la justice originelle, nous prive de cette harmonie, de cette communion intime avec Dieu dont notre cœur a besoin pour pouvoir s'abandonner totalement. Notre intelligence elle-même a été blessée, nous naissons dans l'ignorance de Dieu si bien que son amour nous demeure voilé et que la confiance totale que Dieu attend de nous est comme paralysée⁶. Là-dessus se sont greffées les blessures liées aux défaillances, aux péchés de nos parents, notamment les « blessures d'abandon » dues aux manques d'amour.

Aucun de nous, en effet, n'a pu trouver auprès de ses parents l'amour sans faille, reflet vivant de la tendresse divine dont son cœur avait besoin pour demeurer dans un abandon confiant et aimant. « **Mon père et ma mère m'abandonnent** » (cf. Ps 26, 10) : à l'angoisse de se sentir abandonné a répondu chez l'enfant une fermeture du cœur, un durcissement qui est essentiellement pour lui, à l'origine, une manière de se défendre. Chacun de nous a réagi à ce manque d'amour et aucun d'entre nous n'a vraiment bien réagi à cause de l'inclination au mal, de la « concupiscence » que le péché originel a entraînée en nous. Il y a d'une part la blessure comme pur vide, pure souffrance, et d'autre part la manière dont nous avons réagi par rapport à cette blessure, étant nous-mêmes « pécheurs dès le sein de notre mère » (cf. Ps 50). La réaction est toujours une manière à la fois de nous protéger de la souffrance, de

⁴ C'est ce côté total de l'abandon qui est propre au tout-petit et que l'on ne retrouve pas par la suite chez l'enfant qui peut bouger de lui-même.

⁵ Si « la nature humaine n'est pas totalement corrompue », comme l'explique le Catéchisme de l'Église (n° 405), néanmoins, « elle est blessée dans ses propres forces naturelles, soumise à l'ignorance, à la souffrance et à l'empire de la mort, et **incliné au péché** (cette inclination au mal est appelée “concupiscence”) ».

⁶ Nous avons, au fond de notre cœur blessé, peur de nous abandonner totalement à Dieu, peur de nous perdre nous-mêmes, d'être comme absorbés par la toute-puissance divine.

l'angoisse et aussi, quelque part, de combler ce vide sans passer par la petite voie de l'abandon, celle du véritable amour. Certes, la tendance la plus profonde de l'âme, celle qui nous fait rechercher l'amour et la communion en Dieu « comme un petit enfant contre sa mère », demeure bien au tréfonds de notre être, mais elle est comme refoulée, étouffée par d'autres tendances foncières qui apparaissent et se développent à partir de notre réaction au manque d'amour⁷. En se structurant, elles finissent par former comme une nouvelle « individualité », celle du « **vieil homme** » (cf. Ép 4, 22), du « moi » agressif, jouisseur, possessif, orgueilleux, dominateur. En effet, dès que le petit enfant commence à pouvoir prendre un peu d'autonomie, il y a toute une personnalité psychologique – « **l'homme psychique** » (cf. 1 Co 2, 14) – qui se met en place, prend les devants sur notre vraie personne et finit par s'imposer si bien qu'elle apparaît comme naturelle⁸.

« Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ : dans sa grande miséricorde, il nous a engendrés de nouveau par la Résurrection de Jésus Christ d'entre les morts (...). Par lui vous croyez en Dieu, qui l'a fait ressusciter d'entre les morts et lui a donné la gloire, **si bien que votre foi soit en Dieu comme votre espérance** » (1 P 1, 3.21). Le Père a voulu nous engendrer de nouveau par le Fils qui est venu nous « affranchir » (cf. 1 P 1, 18) de notre « moi », purifier notre cœur pour qu'il puisse renaître, sortir de son tombeau. Il a voulu nous ouvrir « la porte de la foi », de l'espérance, celle des tout-petits qui va jusqu'à un abandon total et qui débouche sur un amour total, une communion totale, commencement de la vie éternelle. Il nous donne pour cela, avec sa grâce, le secours de sa Loi nouvelle, celle qui « va jusqu'à **réformer la racine des actes, le cœur**, là (...) où se forment la foi, l'espérance et la charité et, avec elles, les autres vertus »⁹. Il nous invite sans cesse à renouveler notre vie de l'intérieur à partir de **la résurrection de notre cœur d'enfant**, de tout-petit.

Conclusion

Au fur et à mesure que nous prenons conscience à quel point notre cœur est malade et compliqué, « tortueux plus que tout, et pervers » (Jr 17, 9), l'invitation du Christ à « devenir comme des petits enfants » nous apparaît comme l'exigence la plus grande et la plus profonde de notre vie. Comprise ainsi, la voie d'enfance n'est en rien une solution de facilité pour des « faibles », incapables de prendre leur vie en main, mais

⁷ On peut dire que ces tendances foncières de notre moi se greffent sur la tendance originelle de notre cœur d'enfant de Dieu, mais elles en sont en même temps comme **une déviation**, une perversion. Ainsi le besoin de séduire, de plaire, le besoin de relations affectives gratifiantes se greffe sur le besoin plus radical d'être aimé d'un amour pur – celui que Dieu a pour nous – et ce besoin radical apparaît comme dévié de son vrai but.

⁸ En cédant à ses exigences, on pense satisfaire les exigences de notre nature profonde – ce qui apparaît comme non seulement licite mais bon, « normal ». Il reste simplement à veiller à le policer par « l'éducation » pour que les tendances foncières qui l'animent demeurent dans les limites convenables à la vie sociale. Beaucoup vivent ainsi sur le modèle d'un « moi rectifié », selon l'expression du Père Thomas Philippe, qui apparaît comme la manière « normale » dont l'homme doit se réaliser lui-même. Pour ce qui est de la sainteté, elle ne peut avoir dans cette perspective aucune place, aucun sens réel.

⁹ CEC, n° 1968.

elle correspond à l'effort le plus élevé, celui qui nous coûte le plus à nous-mêmes. Elle exige de nous un long et persévérant **travail** sur notre cœur jusque dans ses moindres recoins, sous la conduite du Christ notre Maître et l'assistance de l'Esprit en nous « qui crie : Abba Père ! » (cf. Ga 4, 6). Marcher sur la voie de l'enfance spirituelle est toujours possible¹⁰ à tout moment de notre existence, même si l'abandon comme état ne peut se réaliser en nous parfaitement que **par étapes successives**, au fur et à mesure que le Christ nous y entraîne plus profondément jusqu'à ce que l'Amour divin nous ait entièrement consumés... Comprendre et vivre notre vie chrétienne essentiellement comme un effort pour « se faire petit » dans un abandon humble et confiant à l'Amour divin, c'est accéder à la sagesse « suprême »¹¹, une sagesse dont l'homme moderne a particulièrement besoin, tenté qu'il est de vouloir se réaliser par lui-même à l'intérieur de ce que Jean-Paul II a appelé la « méta-tentation ».

¹⁰ Comme le fait remarquer Pie XI dans son discours lors de la promulgation du décret concernant l'approbation des miracles pour la béatification de sœur Thérèse de l'Enfant Jésus du 11 février 1923 : « C'est là **une voie qui**, sans permettre à tous d'atteindre les hauteurs auxquelles Dieu a conduit Thérèse, **est non seulement possible mais facile pour tous**. Comme l'observe saint Augustin, tout le monde ne peut pas prêcher et faire de grandes œuvres. Mais qui donc est incapable de prier, de s'humilier et d'aimer ? »

¹¹ Nous tirons cette expression d'un document du procès informatif ordinaire de béatification et de canonisation de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Sainte Face. Il s'agit du témoin XXIII, un père jésuite, exorciste de Paris, nommé Anatole Flammarion. Il témoigne entre autre de cet épisode : « “Thérèse est parvenue à **la suprême imbécillité**” disait un jour le démon ; et je lui demandais : “Qu'entends-tu par cette suprême imbécillité ?” Il répondit : “Parce qu'**elle était petite**.” »